

Le bon usage

Robert Major

Volume 24, numéro 1 (70), automne 1998

Yves Préfontaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201414ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201414ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, R. (1998). Le bon usage. *Voix et Images*, 24(1), 183–193.
<https://doi.org/10.7202/201414ar>

Essai

Le bon usage

Robert Major, Université d'Ottawa

Depuis que Grévisse se servit de l'expression pour coiffer sa grammaire, le syntagme a connu une belle fortune. Faisant sans doute celle de l'auteur, du même coup. En effet, depuis plus de soixante ans, et au-delà même de la mort du plus célèbre des grammairiens de notre époque, les éditions et les réimpressions se sont succédé, tout autant que les rejets, « précis » et cahiers d'exercices, qui ont diffusé et établi la loi. Le « bon usage » de la langue ; la langue telle que la parlent ceux qui parlent bien ; la langue telle que l'utilisent ceux qui, selon l'opinion commune, connaissent ses registres et ses subtilités, l'ont bien apprise, la manient avec correction, voire élégance... Le bon usage « de la plus saine partie de la cour et des écrivains du temps », disait déjà Vaugelas, en 1647, dans ses *Remarques sur la langue française*.

On ne peut guère éviter la question au Québec. Elle surgit dès que deux Québécois se parlent, du moment que l'un des deux se distingue linguistiquement de l'autre. C'est Gérard Godin, je crois, qui disait que, dans de telles circonstances, les deux sont convaincus de mal parler ! Effectivement, l'angoisse de la langue est profondément enracinée dans notre psyché collective. Sans doute depuis que les premiers hivernants se sont

aperçus que leur langue se différençait progressivement du parler de la vieille France. Ce qui, ailleurs, va le plus souvent de soi, s'exprimer, communiquer, est ici l'objet d'une psychose collective. Il ne se passe guère de saison littéraire sans qu'un livre ne se penche sur le parler québécois, pour l'ausculter et, ensuite, le décrier ou le porter aux nues, selon toutes sortes d'options idéologiques ou de réactions viscérales, pas toujours faciles à démêler.

Les littéraires, pour qui la langue est le premier matériau, ne sauraient être indifférents à ce sempiternel débat ; de fait, ils en sont souvent les acteurs privilégiés sinon les catalyseurs. Témoin le phénomène du joul, débat littéraire s'il en est.

Mais on peut aussi s'interroger sur le bon usage de la littérature. Il fut un temps où la littérature allait de soi ; elle avait à la fois une position privilégiée dans l'ensemble des productions artistiques, et diverses fonctions sociales de célébration, de contestation ou simplement de réflexion, que chacun reconnaissait. Ce n'est guère plus le cas. Face à la télévision avec son câble, ses antennes paraboliques, ses satellites et ses cent vingt-sept stations sinon ses milliers, face aux vidéocassettes disponibles dans tous les dépanneurs, face à Internet qui permet à chacun de zapper dans

ses lectures et de participer au monumental bavardage contemporain sur tous les sujets imaginables, quel est le poids du livre? À quoi sert un écrivain? On produit de plus en plus de livres, mais sont-ils lus? Les romans populaires et les livres de recettes mis à part, bien entendu. On sait à peu près quel est le bon usage de la langue, même si les débats font rage sur la pertinence de la norme. Mais quel est le bon usage de la littérature?

*
**

L'histoire récente du Québec est ponctuée de livres percutants sur la langue d'ici ou d'œuvres qui ont suscité des débats passionnés sur celle-ci : *Les insolences du frère Untel* (Jean-Paul Desbiens), par exemple, au début des années soixante, et *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay, vers la fin de la décennie; quelques années plus tard, *Le joual de Troie* de Jean Marcel puis la *Défense et illustration de la langue québécoise* de Michèle Lalonde s'ajoutaient à la liste. Ces livres se font écho. Chaque cri d'alarme ou constat effaré semble recevoir aussitôt sa réponse, et le débat, après quelques soubresauts, s'estompe jusqu'à la prochaine crise. Les opposants restent sur leurs positions, positions qui seront transmises, intactes, à d'autres belligérants, lors d'une confrontation ultérieure. En 1996, George Dor publiait *Anna braillé ène shot (Elle a beaucoup pleuré), essai sur le langage parlé des Québécois*, cri du cœur devant ce qu'il considère le désastre de la langue parlée des Québécois, et pamphlet passionné en faveur d'une réforme de l'école qui mettrait fin à

ce massacre institutionnalisé de la langue. Son livre, comme il fallait s'y attendre, créa de nombreux remous. Une suite rapide va sans doute relancer le débat : *Ta mé tu là? (Ta mère est-elle là?)*. Un autre essai sur le langage parlé des Québécois¹. Ces petits essais n'ont pas encore reçu de démentis, sauf sous forme de brefs articles dans les quotidiens (voir la revue de presse à la fin du second). Cela ne saurait tarder, sans doute, encore qu'il soit de plus en plus difficile de justifier le bredouillage et l'informe comme seuls fruits d'un réseau scolaire ou d'institutions culturelles qui promettaient davantage. Surtout quand cette pauvreté linguistique est mise en cause sans mépris et sans condescendance, comme le fait George Dor.

Dans ce contexte et pour nous préparer à la contre-offensive toujours possible, aux propos prévisibles, à la petite tempête qui s'annonce, la lecture du livre de Chantal Bouchard s'impose peut-être. *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*² est un livre très opportun, serein et nuancé, qui, par son survol historique et la précision de son analyse, donne les éléments d'une certaine distance critique et d'une saine objectivité dans le discours sur la langue. Les titre et sous-titre sont on ne peut plus clairs. Il faut prendre « nombril » ici dans son sens populaire, ce sur quoi insiste d'ailleurs l'introduction : « La langue et le nombril ou comment parler de sa langue revient à parler de soi. » (p. 7) Il sera donc question du nombrilisme des Québécois qui semblent avoir fait un passe-temps national de cette forme particulière d'auscultation inquiète qu'est la réflexion sur leur

langue. Par ailleurs, il faut aussi prendre le nombril dans son sens précis, signe tangible de notre naissance, rappel du cordon ombilical qui a permis la vie et qui nous rattachait à notre source nourricière, en l'occurrence la France et la langue française. Le nombril est le centre symbolique et le signe des origines. D'ailleurs, un premier chapitre propose un rappel des notions de culture, de langue et d'identité, pour insister sur le rôle fondamental de la langue, en particulier dans le contexte québécois.

Au centre de la vie collective et de la culture, la langue apparaît comme le facteur d'organisation de la pensée et d'intégration sociale le plus puissant. En fournissant à l'être humain l'ensemble des traits conceptuels à partir desquels se nouent les significations lexicales, la langue offre à l'enfant qui l'acquiert une grille qui ordonne l'univers environnant et conditionne la perception de cet univers. [...] À un autre niveau, la langue est un facteur primordial de l'intégration sociale. [...] Aujourd'hui, dans la dernière décennie du xx^e siècle, personne ne contestera que la langue française est au centre de l'identité québécoise. (p. 31-38)

Ces éléments posés, le volume se consacre à l'étude des discours que tiennent les Québécois sur la langue, en s'attachant particulièrement à la seconde moitié du xix^e siècle et au xx^e siècle, jusqu'à 1970. Ce choix chronologique n'est pas arbitraire. D'une part, la période antérieure, 1750-1850, avait déjà été étudiée³; d'autre part, le monumental recueil de textes préparé par Guy Bouthillier et Jean Meynaud⁴, et où Chantal Bouchard puise une bonne partie de ses documents, s'arrête en 1970.

Par ailleurs, ce découpage, tout pratique qu'il soit, me semble aussi justifié par des considérations de cohérence interne sur lesquelles Chantal Bouchard n'insiste pas, mais qui se dégagent à la lecture de son étude. Le siècle 1870-1970 forme un tout sur le plan des perceptions sociolinguistiques. Avant 1850, le français est un problème politique. La collectivité, à travers ses représentants politiques, cherche à faire reconnaître l'usage du français au sein des institutions politiques et juridiques de la colonie britannique. Certains moments forts marquent cette lutte : Acte de Québec (1774), Acte constitutionnel (1791), Rébellion (1837-1838), Acte d'Union (1840), reconnaissance officielle (1848), Confédération (1867). Les francophones se sentent menacés dans leurs droits, mais leur statut de francophones et leur maîtrise de la langue leur semblent incontestables. De fait, la question ne se pose pas. D'où ce que Chantal Bouchard appelle une «sécurité linguistique» : le peuple n'éprouve pas «de sentiments négatifs à l'égard de la langue qu'il parle» (p. 68).

À partir de la décennie 1860-1870, toutefois, le français devient un problème linguistique et, du fait même, un drame personnel et collectif. Commencent à se poser les questions de la norme et surtout de l'écart progressif en regard de la norme française. Les Québécois se font reprocher de parler un patois incompréhensible et, malgré leurs protestations et leurs réfutations, ils sont souvent assez prompts à intérioriser cette condamnation et à se blâmer eux-mêmes. Une conscience de plus en plus aiguë du dépérissement de la langue, de l'appauvrissement lexical,

des ravages de l'anglicisme, des incorrections sémantiques se manifeste. Cette dégénérescence perçue et montée en épingle suscite toutes sortes de réactions, selon les époques et les individus, allant de la valorisation du parler paysan et de la mythification des origines jusqu'à la quasi-paralyse expressive sous les assauts des censeurs et des critiques puristes. Cependant, derrière la diversité des réactions, se perçoit toujours une constante : la culpabilité personnelle et collective. C'est la faute des individus, du groupe, s'il y a incorrections, anglicisation, relâchement articulatoire, appauvrissement. D'où les campagnes, les croisades, les rappels à l'ordre, les admonestations moralisantes, toutes aussi inefficaces les unes que les autres. Cette insécurité linguistique ira en s'aggravant, culminant durant la période d'après-guerre.

Si on ne considérait que le discours sur la langue formulé entre 1940 et 1960, on pourrait aller jusqu'à dire que les Canadiens français tombèrent à cette époque en pleine dépression collective. Jamais les propos ne furent plus pessimistes, jamais l'image qu'on donnait de la langue n'avait été aussi noire, et jamais l'autocritique plus dure. (p. 209)

Chantal Bouchard parle de « crise » qui dure un siècle (p. 72).

La querelle du jocal, au début des années soixante, est, par certains côtés, le point paroxystique de cette crise (Chantal Bouchard fait état de la thèse de Paul Daoust qui répertorie « pas moins de 2 523 articles et ouvrages rédigés par 1 303 auteurs différents » (p. 231, n. 4) sur la question du jocal entre 1959 et 1975) et, en même temps, la poussée de fièvre

extrême qui permet de crever l'abcès. La réflexion sur le jocal débouche sur une autre qui permet de voir que le problème est politique et qu'il transcende les individus : « Pour la première fois, il se dessine une volonté collective de redresser la situation en s'attaquant à ses causes socio-économiques et politiques. » (p. 233) « Les Québécois n'acceptent plus d'être "coupables" de leur situation, de l'état de leur langue, de leur culture et de leur société, ils entendent en devenir "responsables". » (p. 278) Et c'est la Révolution tranquille avec son cortège de mesures qui réinventent le Québec et qui progressivement vont donner au français le statut qu'on lui connaît aujourd'hui. Statut toujours menacé, certes, mais sans commune mesure avec la situation d'il y a un demi-siècle.

Le survol historique qu'effectue Chantal Bouchard est d'un grand intérêt par les nombreux commentaires révélateurs qu'elle est amenée à citer. De plus, cela lui donne l'occasion d'aborder toutes sortes de questions toujours d'actualité dans le débat linguistique (la norme et ses variations, les particularités régionales, le social, le culturel, le politique) et ainsi de présenter au lecteur de nombreux repères qui lui permettent de replacer ce débat dans une juste perspective. Par ailleurs, l'auteure a-t-elle raison de croire que, pour l'essentiel, la question est vidée ?

Même si les Québécois de la fin du xx^e siècle ne se montrent pas encore entièrement satisfaits de l'état de leur langue, ils ont cessé, comme en font foi diverses études sociolinguistiques, de considérer leur français comme un jargon inintelligible ou comme le symbole de la détérioration de

leur culture, contrairement au jocal qu'on dénonçait en 1960. [...] Près d'une trentaine d'années plus tard, même si on se plaint encore dans les journaux, à l'occasion, de l'enseignement du français ou de tel ou tel autre aspect de la langue parlée au Québec, il est clair que les Québécois ont une opinion d'eux-mêmes nettement meilleure qu'autrefois et qu'ils ne se sentent plus dépossédés de ce qui les caractérise, leur langue, le français. (p. 282, 286)

Il est évident que George Dor et les personnes, nombreuses, qui ont accueilli chaleureusement son premier essai ne partageraient pas ce constat.

*
**

À lire l'étude de Chantal Bouchard, on en vient à comprendre à quoi servent les écrits sur la langue : à poser les questions essentielles sur l'identité québécoise. Voilà le bon usage de la réflexion linguistique. Par ailleurs, à quoi sert la littérature ? Celle-ci se sert de la langue pour ses propres fins, mais lesquelles ? Quelques livres récents apportent des réponses fort diverses à cette question.

Pour Robert Lahaise, la littérature — du moins celle de la période qui l'intéresse — sert essentiellement à faire voir l'histoire. *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*⁵, titre sans ambiguïté, affirme sans détour dans son avant-propos :

Avant la révolution dite tranquille, les Canadiens français, comme on les appelait alors, demeureraient généralement plus que réticents envers « l'art pour l'art ». Aussi notre littérature prolongeait-elle

essentiellement l'histoire dans ses thèmes dominants. D'où le choix du présent titre : *Une histoire du Québec par sa littérature*. (p. ix)

Ce volume comprend deux parties : un « essai » intitulé *Dieu le ber* qui « intègre la littérature à l'histoire » et un recueil de textes intitulé *De la guerre à la « sainte Misère ! »* qui « illustrent cette osmose ». En réalité, la distinction est plutôt théorique, car la première partie est abondamment illustrée par des citations, alors que les textes de la seconde sont accompagnés d'un commentaire omniprésent que rien ne distingue de la prose de la première partie. Cette prose, d'ailleurs, se distingue par un ton gavroche, irrévérencieux, prime-sautier, tout en pirouettes et en rapprochements ironiques ; il est plutôt parlé qu'écrit, laconique à souhait avec ses allusions imbriquées, et en même temps fort bavard, s'amusant avec les collages de citations et les jeux de mots. Exemple typique (après avoir évoqué le jugement d'un critique français sur la littérature québécoise) :

Isn't cute ? Vive le folklore dodolissant ! Il faut dire que l'abbé Groulx, grâce à ses trop célèbres *Rapaillages* de 1916, fait école avec ses « bougrine, netteyage, ripompette, emmanchure [et] mangeux ». Et ça fra ben des p'tits, car un joulisant, ça joulise. (p. 12)

Autre exemple, dans une tonalité moins populaire mais tout aussi désinvolte, syncopée, cette fois en parlant de Ringuet :

Pour bien résumer ce volume, je retiens la conclusion du jésuite Jacques Cousineau : « On se dit : comme c'est ça ! Et on ajoute : comme ce n'est pas que ça. » Mais alors, pourquoi cette persistance

de la critique à qualifier de «réalistes» ces *Arpents*? Que je sache, le réalisme doit tenir compte de la réalité, et je veux bien appeler avec Hugo un cochon par son nom, mais non confondre le dé-faitisme avec la vie, si peu drôle soit-elle généralement... Mais je sais, «réalisme littéraire»... réaction contre le romantisme... et on nommera les Goncourt... Flaubert... qui récusèrent cette appellation, Zola... le naturaliste, et après tout, les Québécois appellent bien Conquête le fait d'avoir été battus! (p. 392)

C'est pourquoi, ci-dessus, je mettais «essai» entre guillemets. Travail de collage commenté, plutôt, qu'on parcourra pour la richesse de son dépouillement (impressionnant), pour la précision de son érudition et de son annotation (sans failles), et pour le plaisir de lire (de relire ou de découvrir) des textes savoureux et souvent délirants. La surabondance indifférenciée de ce collage, toutefois, lasse rapidement; de même que la rapidité du commentaire. «La littérature suit l'histoire» (p. 437), affirme Robert Lahaise de différentes façons et à différents moments. Pour ma part, je crois que la littérature informe différemment sur l'histoire et sur ses enjeux; ou, autre façon de dire la même chose, que l'histoire «travaille» la littérature de façon autrement plus complexe.

Tout autre est la réflexion de Robert Dion dans son dernier livre, *Le moment critique de la fiction*⁶. Le sous-titre de cette étude en indique très nettement les ambitions et réduit, sans la dissoudre complètement, la riche polysémie du titre principal. Le moment critique de la fiction, c'est lorsque la fiction se fait critique littéraire. D'où le sous-titre précis: *Les*

interprétations de la littérature que proposent les fictions québécoises contemporaines. Voilà ce à quoi sert la fiction récente, ou du moins une partie de celle-ci dont on trouve de nombreux exemples dans le corpus québécois: à rivaliser avec la critique, à devenir un «genre (de la) critique» (p. 12)!

L'entreprise de Robert Dion est fort intéressante. Ce travail savant et original est nourri par une belle culture littéraire et une ossature théorique solide; l'auteur se promène avec aisance entre la tradition scolastique de la lecture et de l'explication (*lectio* et *quaestio*) et l'herméneutique allemande contemporaine, dont il lit les théoriciens principaux dans le texte. Ce bagage littéraire et théorique lui permet d'aborder des œuvres qui mettent en scène des «lecteurs-interprètes» (p. 11), qui «mettent le commentaire sur la littérature au cœur de leur entreprise, quand ce n'est pas au fondement de leur diégèse» (p. 13):

[Cet ouvrage] est consacré au phénomène passionnant qui consiste, pour la fiction, à produire un discours sur une autre œuvre littéraire, à en faire en quelque sorte la lecture critique. [...] Ce qui est en cause ici, c'est la constitution d'une interprétation au sein du texte littéraire et l'intégration de cette interprétation à la fiction — à l'expérience existentielle des personnages, à leur «vécu» mimétique [...]; je m'intéresse à la mise en représentation fictionnelle de l'interprétation telle qu'elle est réalisée par les protagonistes des œuvres (p. 12-14).

L'auteur prend donc le soin de distinguer cette opération fictionnelle des procédés plus «classiques» que sont l'intertextualité, l'autoréflexivité ou l'autoreprésentation au sein des œu-

vres. Les œuvres qui l'intéressent «développent et intègrent la lecture, non pas *localement* mais *à l'échelle du texte entier*, d'un autre texte littéraire qu'elles tirent du corpus [...] ou qu'elles inventent pour le besoin de la cause» (p. 13). À ce titre, ces œuvres participent d'activités herméneutiques puisqu'elles mettent en scène des opérations d'explication et de compréhension et, de façon plus générale, par cette activité interprétative, illustrent le «comprendre du comprendre» (p. 15).

Les œuvres retenues sont postérieures à 1978. Les textes dramatiques et romanesques contemporains, en effet, semblent à Robert Dion s'ouvrir aux questions «de l'identité personnelle, de l'écriture plurielle et pluraliste, du recyclage, ludique ou non, de la tradition littéraire québécoise et internationale» (p. 18), contrairement aux œuvres des périodes antérieures, davantage préoccupées par la question de l'identité nationale. Chacune des œuvres analysées (*Agonie* de Jacques Brault, *Copies conformes* de Monique LaRue, *Le désert mauve* de Nicole Brossard, *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* et *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* de Normand Chaurette, *Monsieur Melville* de Victor-Lévy Beaulieu, *Le semestre* de Gérard Bessette et *Le mal de Vienne* de Rober Racine, dans cet ordre) illustre une forme particulière d'activité herméneutique, allant de la plus classique (l'explication de texte dans *Agonie*) à des «modes d'interprétation toujours plus périlleux, plus radicaux, plus assimilateurs» (p. 19). L'ensemble, finalement, doit permettre «d'observer les diverses

modalités de la cohabitation de la fiction et de la cognition en littérature» (p. 20).

Certes, on sait depuis toujours que la littérature véhicule un savoir sur l'homme et sur le monde; cette conviction est ce qui a toujours assuré à la littérature sa position privilégiée parmi les créations de l'esprit: les écrivains, géniaux, inspirés, visionnaires, voient — ou prévoient — ce qui échappe au commun des mortels et leur parole importe. De même, on sait depuis un certain temps que la littérature est, selon la formule d'Albèrès, plus que l'écriture d'une aventure, l'aventure d'une écriture. L'écrivain, en somme, dans son entreprise prométhéenne, refait le monde par le verbe. L'enjeu des œuvres étudiées par Robert Dion, toutefois, est autre. À la fois plus limité et plus fondamental: quel savoir l'œuvre de fiction véhicule-t-elle sur la littérature et sur le langage? Ou encore — car c'est de cela qu'il s'agit, dans le fond: la fiction donne-t-elle accès véritable au savoir? D'où le grand intérêt de l'étude de Robert Dion. Ses analyses précises et subtiles font voir toutes les modalités de l'activité interprétative.

Par ailleurs, le livre posé, les questions fusent. Car il est évident, en parcourant ces différentes œuvres, que chacune, à la limite, n'a rien à dire, sauf sa propre impossibilité-à-dire. Chacune, et Robert Dion est le premier à le reconnaître, en vient à se nier «en tant qu'entreprise herméneutique dans le moment même où elle tente de s'accomplir» (p. 193):

Ainsi, au terme des aventures du savoir qu'accomplissent les textes du corpus, il n'y a pas de résolu-

tion : la tentative d'élucidation conduit quasi invariablement à confirmer l'indétermination du texte commenté, et les victoires sur l'ambiguïté, sur le non-sens, restent provisoires, partielles. (p. 192)

Je crois qu'il faut être encore plus net. Plus que des entreprises interprétatives, ces œuvres sont des machines à brouiller. Il n'y a *aucune* « victoire sur l'ambiguïté », même partielle ou provisoire. Voilà qui est sans doute satisfaisant pour le lecteur intellectualiste, universitaire — pour qui le scepticisme et les jeux de l'esprit sont une seconde nature —, mais qui devrait nous inquiéter quelque peu. Car, effectivement, nous sommes véritablement dans le *moment critique* de la fiction. Et doublement. D'une part, l'œuvre, malgré l'énorme et complexe machine textuelle qu'elle met en branle, ne peut dire d'une autre œuvre que ceci — qui est une ineptie, en somme : « L'œuvre est insondable. » La belle affaire ! On en faisait autant, il y a quelques siècles, quand on baissait les bras devant les mystères du génie et les fureurs de l'inspiration. D'autre part, se lançant dans de telles entreprises, d'un intérêt limité (sauf pour les littéraires et les professeurs), l'œuvre de fiction s'aliène ses lecteurs, dans l'ensemble peu attirés par ces aventures narcissiques et tautologiques.

Robert Dion semble tenir pour acquis que si la littérature se conçoit maintenant comme instrument de connaissance (ou d'in-connaissance, devrait-on plutôt dire), c'est parce qu'elle a acquis tout récemment un statut qui en fait un discours recevable parmi les autres discours socialement valorisés (p. 188). Cette opinion appelle plusieurs réserves. Histori-

ques, d'abord, car dès notre premier roman (en 1837!) nous voyons un personnage-lecteur-interprète pour qui le destin même repose sur l'interprétation d'un livre ; de plus, l'inscription réflexive de l'héritage littéraire dans la fiction — inscription à haute teneur diégétique — est une constante des œuvres du XIX^e siècle : ce n'est guère une exclusivité du roman contemporain. Si le discours critique a ainsi investi la fiction, peut-être est-ce tout banalement parce que les professeurs de littérature, non contents de leur emprise hégémonique sur le discours critique (à l'université, dans les revues, dans les quotidiens), se sont aussi mis massivement à la fiction, la détournant à leurs fins, y jouant de leur savoir (qui n'aboutit jamais à la connaissance!), y montrant leur caractère de pantins savants, mais en fin de compte dérisoires, car la connaissance leur échappe toujours. Dans la mesure où, *Agonie* mis à part, toutes ces œuvres n'ont guère été lues⁷ ou, du moins, n'ont guère eu de rayonnement au-delà de cercles restreints, on peut, effectivement, parler du *moment critique* de la fiction. Les romans québécois marquants des décennies antérieures étaient lus par un large public, et étaient dotés, du fait même, d'une efficience particulière, y compris au niveau de la transmission d'un savoir, ou du moins de convictions et de valeurs. Or, à se regarder ainsi le nombril (décidément, on y revient toujours!), à s'ausculter sans fin, la fiction actuelle se condamne peut-être véritablement à l'in-signifiance : celle qui vient de ne pas être lue.

Un tel constat serait perçu comme profondément scandaleux par deux essayistes, de surcroît collègues, qui, par leurs travaux, fort différents au demeurant, postulent l'extrême importance de la fiction. Aussi, en terminant, et de façon outrageusement brève, voudrais-je signaler leurs dernières publications. L'un, Jacques Allard, a tenu pendant près de cinq ans la chronique du roman au *Devoir*, tout en dirigeant un important projet d'édition critique sur Hubert Aquin. L'autre, Jacques Pelletier, tout en multipliant les études de critique littéraire, s'est imposé comme un polémiste passionnément convaincu de la nécessité de l'engagement de l'intellectuel dans des causes sociales.

Jacques Allard a rassemblé ses chroniques du *Devoir* dans un très beau livre, *Le roman mauve. Microlectures de la fiction récente au Québec*⁸. J'ai la plus grande admiration pour ces chroniqueurs qui, chaque semaine, sans recul, dans le feu de l'action, doivent non seulement prendre connaissance de la production courante mais aussi choisir une œuvre (et forcément en laisser trois ou quatre dans l'ombre...) et rapidement écrire (intelligemment, certes, mais aussi de façon lisible, et succinctement, en plus, car c'est pour un quotidien...), sans possibilité de se reprendre, puisque sitôt fait le papier est parti; voire, il est imprimé et se retrouve dans les foyers. L'art de se lancer, en somme, sans filet. Et aussitôt recommencer, car la semaine est déjà entamée, les échéances sont impitoyables et le pupitre ne saurait attendre. Ces chroniqueurs sont les fantassins de la critique, ceux de la première ligne. Avec tout ce que cela

comporte de risques et de responsabilités.

Il est heureux que ces chroniques soient reprises en volume. Non seulement pour le plaisir du lecteur de les retrouver, mais aussi pour la mémoire. La mémoire critique, s'entend. Celle qui se constitue au fil des lectures qui s'accumulent et sans laquelle une littérature est sans écho, donc n'existe pas. Celle qui nous permet de relire avec profit les anciennes chroniques de Jean Éthier-Blais et de Gilles Marcotte, et de rester le plus souvent admiratifs devant leurs perceptions et leur clairvoyance. Jacques Allard est de leur confrérie, sans être de leur école. Il signe d'ailleurs un très beau texte sur Jean Éthier-Blais («Le kyrie de Jean Éthier-Blais»), à l'occasion de la mort de ce dernier, marquant ses distances critiques mais aussi ses profondes affinités professionnelles.

Si Jacques Allard donne le titre de «Roman mauve» à ses microlectures, c'est parce qu'il lui semble que le roman de fin de siècle au Québec se distingue par son caractère méditatif, interrogatif, plutôt grave. Roman crépusculaire, en somme, dont la tonalité d'ensemble est bien représentée par la célèbre toile d'Ozias Leduc, *L'heure mauve*. Je retiens, pour ma part, que ce titre est à l'image du chroniqueur, très sensible à d'autres formes d'expression, la peinture, certes, mais aussi la musique, et dont la voix méditative et profonde a accompagné avec finesse le roman qui se fait.

Jacques Pelletier, dans *Situation de l'intellectuel critique. La leçon de Broch*⁹, postule aussi, mais d'une tout autre façon, l'importance fondamentale de la littérature. Ce volume

est une réflexion fort opportune sur la pertinence de la littérature, sur l'engagement de l'écrivain et de l'intellectuel, sur notre fin de siècle. «La leçon de Broch», qui est suivie de l'indication «Notes pour un livre à venir», occupe le dernier tiers du volume. L'essentiel de celui-ci est donc consacré à diverses réflexions ou interventions sur le statut de l'intellectuel et sur la signification des pratiques culturelles, dont la littérature.

Les positions de Jacques Pelletier sont bien connues. Dans des études telles que *Lecture politique du roman québécois contemporain* (1984), *Le roman national* (1991), *Le poids de l'Histoire : littérature, idéologies, société du Québec moderne* (1995), ainsi que lors de polémiques avec la «droite culturelle» (*Les habits neufs de la droite culturelle*, 1994), ou avec Marc Angenot (*Au delà du ressentiment. Réplique à Marc Angenot*, 1996), il a eu l'occasion à plusieurs reprises d'exposer ses hautes exigences pour une littérature qui soit une véritable praxis sociale et pour des intellectuels qui soient d'authentiques agents sociaux, profondément engagés au service de valeurs humanistes et capables de transcender leur étroite fonction de travailleurs intellectuels et de technocrates spécialisés. Telle est pour lui la salutaire leçon de Broch, «contemporain capital» (p. 225). Non pas qu'il faille confondre cet écrivain, solitaire et discret, avec un Sartre, présent sur tous les fronts. La leçon de Broch est ailleurs. Dans la tentative d'élaborer un art qui soit un dépassement de la philosophie et de la science, dans le projet d'un roman gnoséologique et polyhistorique qui puisse véhiculer

un authentique savoir et promouvoir des valeurs qui luttent contre la désintégration du monde moderne, dans la volonté d'intégrer sa création dans de plus vastes enjeux que la sphère étroitement artistique. Vaste prise en compte des problèmes du monde moderne, description du désarroi des contemporains dans un univers désorienté, l'aventure intellectuelle de Broch se caractériserait par la volonté de relancer la recherche du Sens et des valeurs, quête abandonnée par la science et la philosophie, devenues étroitement techniciennes.

Le livre de Jacques Pelletier, sous sa prose lucide et sereine, est un appel passionné pour la renaissance de l'intellectuel critique. C'est-à-dire de l'intellectuel qui n'hésite pas à sortir de sa petite sphère de savoir, à intervenir dans la vie sociale et politique, à exercer une fonction critique face aux différents pouvoirs. Avec tous les risques que cela comporte, quand on laisse tomber sa livrée d'expert-conseil neutre et désincarné. Simultanément, il plaide éloquentement pour une production littéraire qui soit marquée par autre chose que les frissons esthétiques et qui ait, au contraire, de hautes exigences éthiques. Ce qu'il souhaite, en somme, c'est un retour de la grande tradition humaniste, critique et progressiste, qui a fait la gloire de la littérature occidentale.

En cette fin de siècle, voilà, il me semble, un rappel opportun du bon usage de la littérature.

1. George Dor, *Anna brailé ène shot (Elle a beaucoup pleuré), essai sur le langage parlé des Québécois*, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. «L'histoire au présent», n° 2, 1996; *Ta mé tu là? (Ta mère est-elle là?)*

- Un autre essai sur le langage parlé des Québécois*, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. «L'histoire au présent, n° 7, 1997, 205 p.
2. Chantal Bouchard, *La langue et le nombre. Histoire d'une obsession québécoise*, Montréal, Fides, coll. «Nouvelles études québécoises», n° 7, 1998, 305 p.
 3. Danièle Noël, *Les questions de langue au Québec 1759-1850*, Conseil de la langue française, Éditeur officiel du Québec, 1990.
 4. Guy Bouthillier et Jean Meynaud, *Le choc des langues au Québec, 1760-1970*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1972.
 5. Robert Lahaise, *Une histoire du Québec par sa littérature 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, 767 p. Ce volume en diptyque est en réalité le dernier élément d'un triptyque. Mais il faut se référer au premier volet publié en 1994 pour le savoir (Robert Lahaise, *La fin d'un Québec traditionnel, 1914-1939. I. Histoire. Du Canada à «Notre État français»*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 238 p.). En effet, le volume publié chez Guérin n'en fait aucunement mention. En 1994, Robert Lahaise annonçait: «Intitulée globalement *La fin d'un Québec traditionnel*, elle [sic] comprendra trois tomes. Le premier, consacré à l'histoire, a pour titre *Du Canada à «notre État français»*, alors que le deuxième, portant sur la littérature, sera chapeauté par un nataliste *Dieu le ber*. Le troisième, enfin, comprendra les documents littéraires commentés illustrant les thèmes majeurs de cette période.» (p. 11)
 6. Robert Dion, *Le moment critique de la fiction. Les interprétations que proposent les fictions québécoises contemporaines*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. «Essais critiques», 1997, 209 p.
 7. *Le semestre* de Bessette a-t-il été lu, en regard du *Libraire*, par exemple? Qui, à part les professeurs, lit du Nicole Brossard ou du Rober Racine? De ce dernier, d'ailleurs, Robert Dion a ce mot révélateur: «[...] dans un des rares comptes rendus ayant salué la parution du *Mal de Vienne...*» (p. 162) On ne salue guère plus les parutions romanesques; elles ont lieu dans l'indifférence générale.
 8. Jacques Allard, *Le roman mauve. Microlectures de la fiction récente au Québec. Essai*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 393 p.
 9. Jacques Pelletier, *Situation de l'intellectuel critique. La leçon de Broch*, Montréal, XYZ éditeur, 1997, 227 p.